



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°61 – DIMANCHE DU FILS PRODIGE 2021

Kondakion

Dans ma déraison, j'ai fui ta gloire paternelle,
par de mauvaises actions j'ai dissipé les richesses que Tu m'avais léguées.
Aussi comme le Fils prodigue je te clame :
J'ai péché contre toi, Père compatissant ;
reçois-moi qui me repens et fais de moi
l'un de tes serviteurs.

Au bord des fleuves de Babylone

Psaume 136

Au bord des fleuves de Babylone, Nous étions assis et nous pleurions, Au souvenir de Sion. Alléluia.

Aux saules de leurs rives, nous avons suspendu nos harpes. Alléluia.

Là, ceux qui nous avaient emmenés captifs nous demandaient de chanter des cantiques, et nos ravisseurs nous disaient : « Chantez-nous un cantique de Sion. Alléluia. »

Comment chanterions-nous un cantique du Seigneur sur une terre étrangère ? Alléluia.

Si je t'oublie, Jérusalem, qu'à l'oubli ma droite soit livrée. Alléluia.

Que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens plus de toi, si je ne fais de Jérusalem la première de mes joies. Alléluia.

Souviens-toi, Seigneur des fils d'Edom, qui disaient au jour de la ruine de Jérusalem : « Détruisez, détruisez-la jusqu'à ses assises !

Lecture de la première épître de Paul aux Corinthiens

1Co VI, 12-20 Frères, « tout m'est permis », mais tout n'est pas profitable. « Tout m'est permis », mais j'entends, moi, ne me laisser dominer par rien. Les aliments sont pour le ventre, et le ventre pour les aliments, et Dieu abolira nourriture et digestion. Mais le corps n'est pas pour la fornication : il est pour le Seigneur, et le Seigneur pour le corps. Et Dieu, qui a ressuscité le Seigneur, en sa puissance nous ressuscitera nous aussi. Ne savez-vous pas que vos corps sont des membres du Christ ? Vais-je donc prendre les membres du Christ pour en faire ceux d'une prostituée ? En aucun cas ! Ou bien ne savez-vous pas que celui qui s'unit à la prostituée ne fait avec elle qu'un seul corps ? Car il est dit : « Les deux ne seront qu'une seule chair. »



Mais celui qui s'unit au Seigneur n'est avec lui qu'un seul esprit. Fuyez la fornication ! Tous les péchés que l'homme peut commettre sont extérieurs à son corps ; mais celui qui fornique pèche contre son propre corps. Ignorez-vous aussi que votre corps est le temple de cet Esprit saint qui est en vous et que vous tenez de Dieu, et que vous ne vous appartenez pas, vu le prix auquel vous avez été rachetés ? Alors, glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre esprit, puisqu'ils appartiennent à Dieu.

Alléluia

v. Seigneur, je chanterai éternellement Tes miséricordes,
de génération en génération ma bouche annoncera Tes vérités.

v. Car tu as dit : "la miséricorde est édiflée pour les siècles",
dans les cieux est préparée Ta vérité. *Ps. 88, 2 et 3*

Évangile du Fils Prodigue

Lc XV, 11-32 En ce temps-là, Jésus dit cette parabole :

« Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père :
"Mon père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir".

Et le père leur partagea son bien. Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout ramassé, partit pour un pays éloigné, où il dissipa son bien en vivant dans la débauche. Lorsqu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans le besoin. Il alla se mettre au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses champs garder les pourceaux. Il aurait bien voulu se rassasier des caroubes que mangeaient les pourceaux, mais personne ne lui en donnait. Étant rentré en lui-même, il se dit :

Combien de mercenaires chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : "Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes mercenaires". Et il se leva, et alla vers son père. Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, il courut se jeter à son cou et le baisa. Le fils lui dit : "Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils".

Mais le père dit à ses serviteurs : "Apportez vite la plus belle robe, et l'en revêtez ; mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers aux pieds. Amenez le veau gras, et tuez-le. Mangeons et réjouissons-nous ; car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé". Et ils commencèrent à se réjouir. Or, le fils aîné était dans les champs. Lorsqu'il revint et approcha de la maison, il entendit la musique et les danses. Il appela un des serviteurs, et lui demanda ce que c'était. Ce serviteur lui dit : "Ton frère est de retour, et, parce qu'il l'a retrouvé en bonne santé, ton père a tué le veau gras". Il se mit en colère, et ne voulut pas entrer. Son père sortit, et le pria d'entrer. Mais il répondit à son père : "Voici, il y a tant d'années que je te sers, sans avoir jamais transgressé tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour que je me réjouisse avec mes amis. Et quand ton fils est arrivé, celui qui a mangé ton bien avec des prostituées, c'est pour lui que tu as tué le veau gras !" "Mon enfant, lui dit le père, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi ; mais il fallait bien s'égayer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et qu'il est revenu à la vie, parce qu'il était perdu et qu'il est retrouvé". »



**Homélie du P. Placide Deseille pour le
XVII^e Dimanche de Luc 2010
Le Fils prodigue**



Les règles liturgiques font que cette année, à deux jours d'intervalle, nous célébrons deux « saintes rencontres ». Aujourd'hui, celle du Fils prodigue avec son père (Lc 15,11-32), et dans deux jours, celle du Christ enfant avec le vieillard Syméon, qui résumait en sa personne l'attente et les aspirations de tous les « pauvres » d'Israël qui, depuis des siècles, attendaient la venue du Messie (Lc 2, 22-40).

Quelques jours après Noël, j'ai reçu une carte de vœux qui m'était envoyée par un homme qui, après une longue et brillante carrière professionnelle, venait de prendre sa retraite à l'âge de 82 ans, et avait demandé aussitôt à être reçu dans l'Église orthodoxe. Nous le connaissions, car il avait passé quelques jours dans notre hôtellerie, et était devenu un ami de notre monastère. Il m'a donc envoyé une carte de vœux, qui était ornée de la reproduction d'une très belle fresque d'une église roumaine de Moldavie, représentant le vieillard Syméon portant le Christ enfant dans ses bras, le serrant sur son cœur avec une merveilleuse expression d'affection et de tendresse. Et cet homme, qui n'avait pas encore une culture iconographique très développée, s'était mépris sur le sens de cette représentation, dans laquelle il croyait voir évoquée la naissance éternelle du Fils de Dieu dans le sein du Père. Pour lui, le vieillard représenté n'était pas Syméon, mais le Père éternel engendrant son Fils, le serrant dans ses bras : « Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré avant l'étoile du matin » (cf. Ps 2, 7 et 109, 3). Méprise, certes, mais je crois pourtant que cette méprise, inattendue, peut nous introduire dans une contemplation profonde, émerveillée, du mystère de la sainte Trinité et de toute l'économie de notre Rédemption, et, par là, nous éclairer aussi sur la signification profonde de cette autre rencontre dont nous venons d'entendre le récit, celle du Fils prodigue et de son père.

D'ailleurs, il est bien connu que des personnages dont il est question dans l'Évangile, peuvent évoquer les acteurs d'un mystère plus élevé. Par exemple, d'une façon, qui au premier abord, peut également sembler surprenante et reposer sur une méprise, depuis leur origine, les fêtes de la Mère de Dieu comportent, comme évangile à la liturgie, le récit de l'hospitalité de Marthe et Marie. Du personnage de Marie de Béthanie, sœur de Lazare, que ce récit met en scène, assise aux pieds du Seigneur, écoutant sa parole et la gardant dans son cœur, au lieu de se laisser distraire par la multiplicité des tâches matérielles, la liturgie fait comme une figure de la Vierge Marie, Mère de Dieu. Quant au père du Fils prodigue, il est évident que c'est une figure de notre Père céleste.

Le vieillard Syméon, image lui aussi du Père céleste ? L'idée est moins étrange qu'elle ne paraît à première vue, puisque toute la tradition chrétienne, en Occident comme en Orient, a aimé contempler, à travers l'image de Marie de Béthanie, le mystère de la vie intime de la Mère de Dieu, tout entière à l'écoute de la parole de son divin Fils. Eh bien, pourquoi ne pas voir dans cette affection immense du vieillard Syméon pour ce petit enfant qu'il tient dans ses bras, pourquoi ne pas y voir aussi comme une évocation lointaine et infiniment touchante de ce mystère ineffable, irreprésentable, de la naissance éternelle du Fils de Dieu ? Et cet amour qui les unit tous deux, ne peut-il pas évoquer le Saint-Esprit, cet Amour hypostatique qui procède du Père, repose sur le Fils, et du Fils retourne vers le Père, comme l'enseignait saint Grégoire Palamas ? Ce Saint-

Esprit, qui ne peut être représenté sous une forme humaine, et n'a été manifesté dans le Nouveau Testament que sous les images de la colombe apparue lors du baptême du Seigneur et des langues de feu, de ces flammes qui embrasèrent les apôtres au jour de la Pentecôte, ce Saint-Esprit, dis-je, ne peut-il pas être évoqué aussi, naïvement, par cet amour palpable, en quelque sorte, qui, sur cette fresque roumaine, unit le Verbe fait chair, petit enfant, à ce saint et juste vieillard ? Oui, cette belle fresque peut nous entraîner vers une semblable contemplation, et nous faire comme entrevoir ce qu'il y a de plus profond dans le mystère de la sainte Trinité : Tu es mon Fils ; aujourd'hui, je t'ai engendré, cet aujourd'hui de l'éternité qui était avant le temps, et demeure à jamais.

Mais, me direz-vous, nous voilà bien loin de la parabole du Fils prodigue ! Moins que vous ne le pensez. Ne pouvons-nous pas contempler aussi dans cette icône comme une image, une illustration du retour du Christ, après sa Passion, dans le sein du Père, avec sa nature humaine cette fois ? Car le mystère de notre Rédemption ne consiste pas seulement dans la mort du Christ sur le calvaire, mais dans son retour au Père par sa Résurrection, son Ascension glorieuse et sa session à la droite de ce Père, désormais avec la nature humaine qu'il avait assumée.

Les termes du Symbole de la foi peuvent nous paraître abstraits, ne pas représenter grand-chose pour nous : « Qui est ressuscité le troisième jour selon les Écritures, qui est monté aux cieux et est assis à la droite du Père. » Cela signifie que le Christ, après sa Passion, après sa mort sur la croix, a achevé son mystère pascal par cette rencontre entre lui et son Père, mais cette fois, il était revêtu de la nature humaine, une nature humaine, qui, comme je vous le rappelle souvent, nous contenait tous, comme virtuellement, mais réellement cependant. Le Christ, dans son discours après la Cène, exprimait cela en disant : « Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût » (Jn 17,5). Qu'est-ce que cela voulait dire ? Cela voulait dire précisément que, après sa Passion, dans sa Résurrection et son Ascension, le Christ allait entraîner auprès du Père cette nature humaine qu'il avait revêtue, et qui, encore une fois, nous contenait tous, pour qu'elle soit elle-même divinisée et jouisse de la gloire, des divins privilèges dont le Verbe, en sa condition divine, jouissait avant que le monde fût. Mais cela ne peut-il pas se traduire aussi en disant qu'il est retourné dans le sein du Père, cette fois avec toute l'humanité sauvée, jouissant de cette infinie tendresse du Père ? Et c'est ainsi que le Père l'a reçu dans son sein, que le Père l'a serré sur son cœur, – et c'est ainsi que nous rejoignons la parabole de l'Enfant prodigue. Mais comment exprimer tout cela ! Car, au fond, qui est l'Enfant prodigue ? Spontanément, nous répondons : « Mais c'est nous, c'est chacun de nous, avec notre péché, avec tous nos péchés personnels, c'est toute l'humanité, avec tous les péchés commis depuis Adam. » Ce n'est pas faux.

Mais nous ne pouvons revenir au Père que parce que le Christ a assumé notre péché, a pu en parler à son Père, lui qui était absolument sans péché personnel, en disant : « mon péché » (Ps 50, 5). Lui qui en avait assumé toutes les conséquences : la souffrance et la mort, a fait de celles-ci les signes, et comme l'incarnation de son amour pour son Père. Il les a ainsi comme détruites de l'intérieur en ressuscitant. Au fond, le véritable Enfant prodigue revenant vers son père, c'est le Christ, qui a assumé notre nature pécheresse, qui a pris sur lui notre péché, ayant été, selon l'expression si forte de saint Paul, « fait péché pour nous » (2 Cor 5, 2). Certes, il faut bien comprendre cette phrase. Le Christ n'a jamais commis de péché personnel, bien sûr, mais il a été fait péché pour nous, c'est-à-dire qu'il a revêtu la nature humaine non pas dans un état idéal, abstrait, sans souillures, mais la nature humaine, et tous les hommes, avec leurs péchés, avec cette masse de péchés que l'humanité avait accumulée depuis les origines. Et cela, au point

qu'il pouvait dire, en priant son Père, en récitant les Psaumes, « Pardonne mon péché » (Ps 50, 5). C'est ainsi que le Christ est devenu le véritable Enfant prodigue, en qui s'est accompli le retour de l'humanité pécheresse vers le Père, et qui a été accueilli par le Père, qui a été accueilli dans le sein du Père, avec cette infinie tendresse qu'évoquait si bien (sans la « représenter » !) cette image du vieillard Syméon, serrant l'Enfant Jésus sur son cœur. Ce n'est que dans le Christ, avec Lui, en Lui, par Lui, que nous pouvons revenir vers le Père. Et, en Lui, nous, les fils adoptifs, devenons nous aussi l'objet de cette merveilleuse tendresse qui, de toute éternité, unit le Père et son Fils unique par nature, dans le Saint-Esprit.

Nous pouvons voir en cela la réalisation parfaite de ce que nous dit saint Isaac le Syrien : « Le péché de toute l'humanité n'est, en face de la miséricorde de Dieu, qu'une poignée de sable jetée dans l'océan. » Eh bien, oui, cette sainte rencontre de l'Enfant prodigue véritable avec son Père, du Christ qui, nous ayant assumés en Lui, nous ramène avec Lui dans le sein du Père par sa Résurrection, c'est bien cela, c'est cette immensité apparente du péché de l'humanité, jetée dans cet océan d'amour miséricordieux.

Vous voyez comment cette apparente méprise commise par notre ami dans l'interprétation de l'icône de la sainte Rencontre du juste vieillard Syméon et de l'Enfant Jésus, peut nous introduire dans une contemplation émerveillée, à la fois du mystère de la sainte Trinité et de tout le mystère de notre Rédemption, du mystère de notre salut. C'est tout le christianisme qui est ainsi résumé, condensé. Car le mystère central, fondamental, du christianisme, c'est la révélation de la « grande miséricorde » (Ps 50,3) de Dieu, la révélation que Dieu est l'amour infini.

En consacrant un dimanche à la contemplation de cette parabole de l'Enfant prodigue, au cœur de cette série des dimanches qui nous préparent à l'entrée en carême, la tradition liturgique de l'Église a voulu mettre devant nos yeux cette image de l'immense miséricorde de Dieu. Et, encore une fois, cette année, la proximité du dimanche du Fils prodigue avec la fête de la sainte Rencontre est extrêmement suggestive, et doit nous jeter dans l'émerveillement, nous faire éprouver un sentiment concret du mystère de notre foi, en donnant vie et chaleur aux formules théologiques un peu sèches et abstraites qui l'expriment. Mais, m'objecterez-vous encore, dans la parabole, le Fils prodigue est un adulte, et, lors de la Sainte Rencontre, c'était un enfant que Syméon tenait dans ses bras. Oui, certes. Mais il n'y a de repentir véritable que si, dans le Christ, nous redevenons comme de petits enfants, si nous communions à ce que j'appelle son « état d'enfance éternisée ». Oui. Souvent d'ailleurs, au lieu de parler du Fils prodigue, on parle de « l'enfant » prodigue. Pour revenir ainsi au Père, pour réaliser tout cet itinéraire du repentir, il faut redevenir enfant, se rendre conforme à l'enfance éternelle du Verbe. Il y a un lien étroit entre l'enfance spirituelle et le vrai repentir. Et tout cela a été accompli dans le Christ, a été réalisé par le Christ, tout cela a été comme le reflet, dans l'ordre de la création, de ce mystère éternel de la naissance du Christ dans le sein du Père, du Christ recevant de son Père cet amour infini qu'est l'Esprit-Saint, qui vient reposer sur lui, qui, de lui, reflue vers le Père, en cette liturgie céleste qui fait et fera la joie émerveillée et éternelle de tous les fils dans le Fils.

Contemplons, méditons ce récit évangélique, cette parabole de l'Enfant prodigue. Cela nous donnera le sens véritable de ce que doit être une vie chrétienne. Tant que, dans la vie chrétienne, nous ne verrons que l'accomplissement d'un certain nombre de préceptes, le respect de certains interdits, tant que nous considérerons Dieu comme un maître sévère, nous ressemblerons à ce serviteur négligeant que blâmait le Seigneur dans la parabole des talents, ce serviteur qui s'était contenté d'enfouir le talent reçu de son maître, et qui le lui rendait en disant : « Je sais que tu es un maître dur, un maître

exigeant, injuste ; j'ai donc enterré le talent que tu m'avais confié et je te le rends tel qu'il était. » Et il est condamné à cause de cela, parce qu'il n'a pas cru à la miséricorde, à l'amour sans limite du Père, et il n'a songé qu'à être en règle avec ce maître qu'il jugeait dur et injuste.

Ayons la certitude de la miséricorde de Dieu, de cette miséricorde infinie, dans laquelle, comme le disait saint Isaac le Syrien, que je citais à l'instant, tous nos péchés, tous les péchés de l'humanité peuvent être jetés et disparaître comme une poignée de sable dans l'océan. C'est seulement si nous avons conscience de cela que tout notre effort de carême prendra son sens. Certes, pendant le carême, il faut jeûner, il faut prier plus intensément que d'habitude, avec de longs offices, il faut prendre sur son sommeil pour prolonger sa prière dans la nuit. Il faut faire l'aumône, il faut faire un effort de miséricorde effective envers le prochain. Mais tout cela n'a de sens que si nous y voyons non pas une obligation extérieure, mais la manière de réaliser concrètement dans notre vie notre retour au Père, ce retour vers la miséricorde infinie, dont seul l'amour de notre moi, de notre ego, peut nous séparer. Dieu n'est pas sévère envers le pécheur, loin de là. Seulement le pécheur, dans la mesure, où il reste attaché à son vieux moi, dans la mesure où le pécheur ne consent pas à abattre cette muraille qui le sépare de Dieu, et qui est l'arrachement à sa volonté propre, dans la mesure où le pécheur ne consent pas, n'accepte pas de l'abattre, alors Dieu devient lointain pour lui, inaccessible même.

Oui, que cette parabole nous donne ainsi le sens de l'infinie miséricorde de Dieu, c'est cela qui est le cœur de notre christianisme, c'est cela qui est au cœur de notre vie chrétienne, c'est cela qui nous livre le sens le plus profond de tous les mystères fondamentaux de notre foi. Et alors nous entrerons dans la joie, dans la joie du Fils prodigue, dans la joie de ce festin éternel et de cette rencontre infiniment douce avec notre Père céleste, à qui soit la gloire, avec son Fils bien-aimé, Jésus-Christ, et son Esprit très saint, dans les siècles des siècles. Amen.

Les Homélies du P. Placide Deseille

Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com>

Le recueil *La Couronne bénie de l'année liturgique*
est disponible à la Librairie du Monastère

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>

Il ne peut y avoir de vie spirituelle sans la lecture d'ouvrages spirituels. Lorsque vous sentirez les fruits de la lecture spirituelle, vous vous exclamerez : « Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Savez-vous quelle puissance contient la parole de Dieu ? Et un livre de spiritualité, c'est la parole de Dieu. Comme une graine, elle tombe dans notre âme et, quand elle germe, elle la fendille telle une plante la terre. La parole de Dieu cache la puissance de Dieu Lui-même, la puissance du Christ.

Quand vous vous plongez dans un livre de spiritualité, vous en ressortez toujours rassasiés. Un ouvrage traitant de spiritualité est le meilleur outil dont vous disposez quotidiennement pour élargir devant vous l'horizon de votre vie spirituelle.

Archimandrite Aimilianos



SAINT JEAN CASSIEN (365-435)

Au 29 février, l'Église orthodoxe célèbre la mémoire de saint Jean Cassien et lui associe celle de Germain, son compagnon d'ascèse¹.

Notre Père Jean Cassien, destiné par Dieu à apporter à l'Occident les lumières du monachisme oriental, naquit par un heureux effet de la Providence, aux confins des deux mondes, en Scythie Mineure, dans la région des bouches du Danube, l'actuelle Dobroudja, en Roumanie, vers 365. Issu d'une famille distinguée, il suivit avec succès le cours des études classiques ; mais, comme il était altéré d'une soif ardente pour la perfection, il renonça encore jeune aux attraits trompeurs de la vie mondaine pour se rendre en

Terre Sainte, en compagnie de son ami Germain, son « frère, non par la naissance, mais en esprit », et ils devinrent moines dans un monastère de Bethléem².

Après avoir été initiés aux rudiments de la vie cénobitique et s'être informés sur le mode de vie des moines de Palestine, de Mésopotamie et de Cappadoce, ressentant en eux-mêmes le désir d'une plus grande perfection, ils résolurent de partir pour les déserts d'Égypte, auprès des anachorètes, dont ils avaient entendu vanter les exploits par saint Pinuphe, qui s'était réfugié dans leur monastère pour fuir la bonne renommée. Leur supérieur leur accorda avec quelques réticences sa bénédiction, en leur faisant promettre de revenir promptement. Après avoir admiré l'ordre et le mode de vie des communautés cénobitiques du Delta du Nil, Jean et Germain s'enfoncèrent dans le désert. Partout où ils passaient, ils recherchaient avec avidité les saints solitaires, afin de vénérer en eux la splendeur de la grâce et la variété de ses fruits, et pour les interroger longuement sur la science de l'âme³.

Réalisant que pour assimiler leur céleste enseignement, il leur faudrait passer un long temps à partager la vie de ces serviteurs de Dieu et embarrassés par leur promesse, les deux voyageurs soumirent leur problème à l'abbé Joseph qui, au terme d'une nuit de veille, leur assura qu'il leur serait plus avantageux de rester en Égypte, sans se soucier d'un engagement absolu pris avec témérité. Rassurés par l'Ancien, ils restèrent donc sept années en Égypte, poursuivant avec zèle leur enquête spirituelle. De lieu en lieu, ils parvinrent jusqu'au fameux désert de Scété, fondé par saint Macaire, « le désert glorieux, digne d'être célébré entre tous »⁴, où luttait dans l'ascèse un grand nombre de moines, parmi lesquels s'illustraient en particulier les saints Abbas, Moïse, Sérapion, Théonas, Isaac et le prêtre Paphnuce. Ce dernier les édifia grandement quand il leur dit qu'il ne suffit pas au moine de renoncer corporellement au monde en se dépouillant de ses biens pour s'adonner au soin de son âme dans l'ascèse et le silence, mais qu'il faut accomplir aussi le « second renoncement », qui consiste à se dépouiller de ses habitudes d'autrefois et de ses passions, par une lutte longue et patiente, pleine d'embûches, qui

¹ Les années non-bissextiles, les saints de ce jour sont commémorés le jour précédent. Saint Germain a été canonisé par le Patriarcat de Roumanie, en 1992.

² Avant la fondation du monastère de saint Jérôme.

³ Ce sont ces conférences que saint Jean Cassien dans sa vieillesse mit par écrit à l'intention des moines de Provence en y insérant sa synthèse doctrinale personnelle.

⁴ *Conférence XVIII*, 7, SC 64, 28.

conduit à la pureté du cœur. Tel est le but du moine : s'entretenir sans cesse avec Dieu par la prière continuelle que l'intelligence, non dispersée dans les soucis du monde, élève avec tranquillité et paix dans le sanctuaire purifié du cœur. Et la fin de son œuvre, c'est la vie éternelle, l'union avec Dieu, dont on peut déjà, ici-bas, acquérir les arrhes par la sainte charité. En effet, parvenu au terme du « second renoncement », et l'âme toute tendue vers le seul désirable, le moine doit encore accomplir le « troisième renoncement », qui renferme toute perfection et consiste à bannir tout souvenir de ce monde pour se laisser emporter par Dieu vers les demeures éternelles, dans un sentiment de joie ineffable et un flot de lumière divine.⁵

« Alors, l'amour parfait de Dieu passant en notre cœur par la vertu de la prière pure, sans forme ni parole, Dieu sera tout notre amour et tout notre désir, toute notre recherche et l'âme de tous nos efforts, toute notre pensée, notre vie, notre discours et notre respiration même. L'unité qui existe du Père avec le Fils et du Fils avec le Père s'écoulera dans l'intime de notre âme, et de même que Dieu nous aime d'une charité vraie et pure, et qui ne meurt point, nous Lui serons unis par l'indissoluble lien d'une charité sans défaillance... Ce sera, autant qu'il est possible sur la terre, l'accomplissement de la parole de l'Apôtre : *Dieu, tout en tous*, et devenus pleinement fils par une communication si parfaite du Père, nous pourrons dire, à l'imitation de Celui qui est Fils et héritier par nature : *Tout ce qu'a le Père est à moi* (Jn 16, 15). Tel est le terme de toute perfection : que l'âme soit à ce point délestée des pesanteurs charnelles, qu'elle monte chaque jour vers les sublimités des réalités spirituelles, jusqu'à ce que toute sa vie, tout le mouvement du cœur deviennent une prière unique et ininterrompue... Cette prière ne s'occupe à la considération d'aucune image, davantage, elle ne s'exprime point par la parole ni avec des mots ; mais elle jaillit dans un élan tout de feu, un ineffable transport du cœur, une joie impétueuse de l'esprit. Ravie hors des sens et de tout le visible, c'est alors par des gémissements inénarrables et des soupirs que l'âme s'épanche vers Dieu »⁶.

Ainsi instruits des cimes de la vie monastique et contemplant leur vivante réalisation chez ces illustres anachorètes, les deux amis s'adonnèrent avec une grande rigueur à la vie contemplative pendant ces années passées à Scété. Dans le silence de sa cellule, saint Cassien put éprouver lui-même l'âpre combat de l'âme éprise de Dieu contre les pensées passionnées et contre les démons jaloux, en particulier contre la tentation de *l'acédie* (« ennui ») qui tourmente les ermites en vue de leur faire quitter leur retraite. De cette expérience personnelle et de l'enseignement du grand Évagre⁷, qu'il rencontra à Nitrie, il tira une fine doctrine du combat spirituel et des huit passions fondamentales : la gourmandise, la fornication, l'avarice, la colère, la tristesse, l'acédie, la vaine gloire et l'orgueil⁸.

Sept années ayant passé, Jean et Germain regagnèrent Bethléem, où ils obtinrent de leur supérieur la permission de vivre désormais définitivement dans le désert, et ils retournèrent avec empressement en Égypte. Mais ils ne purent y retrouver la quiétude

⁵ Sur les trois renoncements voir *Conférence* III 6-10, SC 54, 145-155

⁶ *Conférence* X, 7, SC 54, 81-82.

⁷ Évagre le Pontique († 399), condamné par le V^e Concile Œcuménique pour son origénisme en matière théologique, est resté néanmoins le grand maître de la science de l'âme. Sa doctrine spirituelle, transmise sous des noms d'emprunt (comme celui de saint Nil), a été pleinement assimilée par les Pères orthodoxes, en particulier saint Maxime le Confesseur.

⁸ *Institutions Cénobitiques* V-XII, SC 109, 186-501 et *Conférences* V, SC 42, 188-217.

nécessaire à la contemplation, car l'ardeur véhémement de l'archevêque d'Alexandrie, Théophile, contre les moines taxés d'origénisme, avait partout semé le trouble et l'effroi, si bien qu'un groupe de trois cents moines finit par s'enfuir de Nitrie. Jean et Germain suivirent une cinquantaine d'entre eux qui avaient décidé de chercher refuge à Constantinople, à l'ombre du grand saint Jean Chrysostome (vers 401). Dès qu'il les vit, discernant d'un regard infaillible la qualité de leurs âmes, le saint archevêque réussit à convaincre Germain de recevoir de ses mains la prêtrise et Cassien le diaconat. Conquis par l'éclat de la sainteté de Chrysostome et par sa sublime éloquence, Cassien se plaça avec une tendre ferveur sous sa direction spirituelle, acceptant de sacrifier la quiétude du désert pour tirer profit de la présence d'un tel maître. Mais peu de temps après, saint Jean Chrysostome, victime de la vindicte de Théophile⁹, ayant été envoyé en exil, Cassien et Germain furent envoyés en mission à Rome, en compagnie de l'évêque Pallade¹⁰, par le clergé et le peuple, pour transmettre au pape Innocent I^{er} une lettre d'appel en faveur du saint archevêque injustement déposé (405).

Au cours de son séjour d'une dizaine d'années à Rome, saint Cassien se lia d'une étroite et durable amitié avec l'archidiacon et futur pape Léon qui, par la suite, confiant en ses connaissances théologiques lui demanda de rédiger un exposé du dogme de *l'Incarnation, contre Nestorius*¹¹. Ayant été élevé au sacerdoce, il se rendit à Marseille, en Gaule, où il fonda pour les hommes le monastère de Saint-Victor, sur le tombeau d'un martyr du III^e siècle, et pour les vierges celui du Saint-Sauveur (415). En ascète éprouvé et en père plein de discernement pastoral, il adopta pour les moines qui s'y empressaient l'authentique tradition qu'il avait reçue des Pères d'Orient, en tenant compte des conditions de vie propres à la Gaule, du climat et du caractère de ses habitants.

Puis, à la requête de saint Castor, évêque d'Apt, il rédigea ses *Institutions Cénobitiques* pour les monastères que celui-ci avait fondés en Provence¹². Il y décrit le mode de vie des moines d'Égypte, en modérant ce qu'il y avait de trop rigoureux pour les moines gaulois à l'aide des institutions en vigueur en Palestine, en Cappadoce et en Mésopotamie. Car, écrit-il : « *Si l'on pratique ce qui est raisonnablement possible, l'observance est également parfaite, même avec des moyens inégaux* ».

Il décrit ensuite les remèdes aux *huit passions fondamentales*, qui conduisent l'âme à la perfection de la vertu. Par la suite, il compléta cet enseignement spirituel par ses Conférences, dans lesquelles il expose, à l'intention des ermites qui vivaient à Lérins et sur les îles d'Hyères, les étapes supérieures du combat pour la pureté du cœur et la contemplation, en prêtant son enseignement aux grands anachorètes qu'il avait rencontrés en Égypte. Saint Cassien donna ainsi au monachisme gaulois naissant son armature doctrinale, en l'abreuvant aux sources vivifiantes des Pères du Désert¹³

⁹ Sur ces événements, voir la notice du 13 nov.

¹⁰ Ami et chroniqueur des saints moines, auteur de *l'Histoire Lausique*, Pallade (363-430), fut aussi disciple et biographe de saint Jean Chrysostome.

¹¹ Le *De Incarnatione Domini contra Nestorium* (PL 50, 9-513) qui sert de source à la Lettre de S. Léon à S. Flavien (Tome de Léon).

¹² Les *Institutions Cénobitiques* de saint Cassien ont été partiellement transmises en grec sous le nom de saint Athanase (PG 28 849-872 et 872-905), textes qui se trouvent sous son nom dans la *Philocalie*, t. I, Paris 1995, p. 777.

¹³ Intégrés dans la *Règle* de saint Benoît, qui témoigne éloquemment de ce qu'il lui doit (chap. 33), la doctrine et les usages exposés par saint Jean Cassien devinrent part entière de la tradition monastique d'Occident.

En disciple fidèle des grands docteurs cappadociens et de saint Jean Chrysostome, saint Jean Cassien s'éleva alors contre la séparation excessive que saint Augustin avait établie entre la nature humaine et la grâce, en vue de lutter contre l'hérésie pélagienne. En effet, bien que *tout don excellent et toute grâce viennent Dieu, le Père des Lumières* (Lc 1,17), la liberté humaine, créée à l'image de la liberté absolue de Dieu et renouvelée par le saint baptême, est appelée à répondre et à collaborer (synergie) avec la grâce divine pour produire en l'âme les fruits salutaires des saintes vertus, à tel point qu'on peut dire avec saint Jean Chrysostome que : « *L'œuvre de Dieu est de donner la grâce, celle de l'homme de présenter la foi* »¹⁴. Les partisans extrémistes de saint Augustin réagirent violemment contre cette doctrine des moines provençaux – qui n'était que l'expression de l'enseignement traditionnel des Pères grecs – et accusèrent saint Cassien de la prétendue hérésie « semi-pélagienne »¹⁵.

Ennemi du bruit et de la dispute, le saint ascète, « ayant appris, dans l'intimité de la contemplation divine, le secret d'une paix constante et douce, et d'une sérénité tranquille », se tint en silence, sans chercher à se justifier. Il remit en paix son âme à Dieu, vers 435. Considéré comme un saint par ses contemporains, il est vénéré depuis par tous les moines d'Occident comme leur Père et l'un de leurs plus grands docteurs.

Ses précieuses reliques sont gardées jusqu'à nos jours à l'abbaye Saint-Victor de Marseille.¹⁶

*Source : Synaxaire Vie des Saints de l'Église orthodoxe
du Hiéromoine Macaire Monastère de Simonos Petra mont Athos*

Le Synaxaire vie des Saints de l'Église orthodoxe

On peut se procurer le Synaxaire par correspondance
à la Librairie du Monastère de la Transfiguration

<https://www.librairie-monastere.fr/vies-de-saints/287-le-synaxaire-vie-des-saints-de-l-eglise-orthodoxe-les-6-tomes.html>

¹⁴ *Homélie* sur S. Jean X, 3, PG, 59, 76. Sur cette question voir aussi J. Meyendorff, *Le Christ dans la théologie byzantine*, Paris 1969, p.170.

¹⁵ Cette accusation calomnieuse, expression de la différence de milieu culturel et de problématique théologique entre l'Orient et l'Occident, préparait de loin la tragique rupture du XI^e siècle. Bien que formellement abandonnée par l'Église romaine au XVII^e siècle, à la suite de la crise janséniste, elle a été malheureusement souvent reprise jusqu'à aujourd'hui par les érudits occidentaux qui ont étudié la doctrine de saint Cassien avec leurs préjugés.

¹⁶ En Occident, sa commémoration liturgique est cependant restée localisée au diocèse de Marseille. Peut-être à cause de l'augustinisme devenu doctrine officielle de l'Église Catholique Romaine.